

Mon point de départ est simple, voire simpliste : c'est la certitude, du reste banale, que ce qui s'est écrit en latin, et d'abord dans la Rome antique, ainsi que toutes les lectures et les études auxquelles ce corpus a donné lieu, sont une source majeure, un morceau du cœur de cette culture européenne – mot trop vague sans doute – que les responsables de la construction européenne déclarent hautement être une de leurs préoccupations majeures, sinon la question prioritaire que l'on aurait dû se poser et résoudre avant toute autre. D'où le titre : « Rome ou Langue latine (au choix), *alma mater* de l'Europe ». ¹

L'effacement

Cette certitude était, jusqu'à il n'y a guère, une évidence. Mais aujourd'hui il n'est pas inutile de jeter un regard interrogatif sur le sort que l'Europe réserve désormais à ce patrimoine fondamental, dans ses écoles, ses universités, et dans tous les messages adressés à ses citoyens. Sans prétendre tout savoir à ce sujet, le constat que je puis faire ne correspond guère à ce que l'on serait en droit d'attendre. La vérité est que nos pays tournent plus ou moins le dos à Rome, la négligent, l'effacent, en confinent l'étude en quelques lieux confidentiels et spécialisés où s'élaborent de savants travaux. Remarquons en passant à quel point, en ce moment même, d'autres grands ensembles humains, d'autres grandes civilisations continuent, peut-être plus que jamais, à cultiver leurs langues et leurs textes fondateurs.

Pour en revenir à l'effacement de Rome, on me permettra de suivre un moment la voie des souvenirs personnels. J'ai fréquenté, de 12 à 18 ans, en élève interne, des collèges catholiques du pays de Liège. C'était entre 1944 et 1950. Ces établissements, toute la journée, bruissaient de latin et de grec, que ce soit à la chapelle, où l'on nous faisait beaucoup prier, ou dans les salles de classes, où l'on nous enseignait les deux langues et les meilleurs auteurs. On réservait au Bon Dieu et à la jeunesse ce que l'on croyait être le meilleur. J'étais enthousiasmé par ces études. Comme je voulais devenir professeur, j'ai tout naturellement choisi de devenir professeur de langues anciennes et j'ai étudié la philologie classique à l'Université de Liège. Mes études universitaires, je dois l'avouer, m'ont parfois déçu, mais c'était sans importance. L'essentiel était que j'allais apporter à mes futurs élèves les richesses et les joies que m'avaient prodiguées mes maîtres du collège.

Moins de quarante ans plus tard, le grec a été pratiquement éliminé de notre enseignement secondaire et le latin y a perdu la place prépondérante qui était la sienne. Il est réduit au rang de cours à option, à horaire réduit, souvent abandonné en cours de route – et pas par les moins bons élèves – avec, pour la minorité qui s'obstine, des connaissances si rudimentaires en langue, en littérature et en histoire ancienne, qu'arrivés à l'Université, nous devons les considérer pour la plupart comme de grands débutants. Leurs professeurs ont dû renoncer à de nombreuses et légitimes exigences, pour pouvoir en garder quelques-uns. La perspective est claire : à court ou moyen terme, aucun changement n'est prévisible. Le grec et le latin quittent, ont quitté nos écoles secondaires à pas feutrés au fil des réformes et de l'évolution des mentalités et des nécessités. Ce n'est pas ici le lieu de s'interroger sur les causes de cette mutation mais d'en observer la rapidité. J'ai, pendant des années, participé à des combats retardateurs inutiles. Contentons-nous de constater ici l'écroulement du principal pilier de la « popularité » du latin en Europe.

Cependant cette « popularité » gardait un autre pilier. Dans les pays catholiques, comme l'est la Belgique, on continuait de prier ensemble en latin. Les chants liturgiques éternels, connus de tous, accompagnaient encore les grands moments

de la vie, rythmaient l'année, suivaient les chrétiens jusqu'à leur tombe. Soudain, tout changea. Il y eut bien dans l'Église quelques résistants ou quelques nostalgiques, mais on peut observer qu'à l'Église comme à l'école, la place centrale du latin est définitivement perdue et on risque peu de se tromper en disant que le jeune clergé ne doit guère être plus versé en latin et plus apte à lire les textes, ces textes qui ont fondé l'Église, que nos jeunes universitaires. Le second pilier de la présence du latin dans la vie quotidienne a donc lui aussi disparu. Ainsi, cette langue naguère universelle dans certains domaines n'est déjà plus et, d'ici peu, ne sera plus connue que de quelques spécialistes retirés dans les universités et dans quelques monastères. L'immense majorité des Européens n'aura plus aucune occasion d'être guidée vers la lecture ou même la connaissance indirecte des œuvres profanes ou religieuses écrites en latin.

On n'a pas encore assez mesuré l'ampleur, oserais-je dire l'énormité de ce phénomène.

Voici comment j'essaie de la faire ressentir aux étudiants qu'il m'arrive encore de rencontrer. Depuis que furent composés les poèmes homériques, qui inaugurent la littérature européenne, environ trois millénaires se sont écoulés. Pendant plus de 2 300 ans et, pour certains pays européens pendant presque 2 500 ans, rien ne s'est écrit d'important dans aucun domaine de la pensée ou de l'art littéraire si ce n'est en grec et surtout en latin. Ensuite, lorsque sont nées les premières œuvres dans les langues vulgaires, elles ont eu pour auteurs des hommes qui avaient appris leur métier à la lecture des Anciens. En outre, la naissance des littératures modernes n'a pas mis un terme à cette lecture. Depuis la Renaissance jusqu'à pratiquement aujourd'hui, quiconque en Europe poursuivait ses études au-delà de l'école élémentaire a étudié de façon relativement approfondie les langues anciennes. Et chacun le faisait en lisant les mêmes textes, suivant un programme qui n'a guère varié, ni au fil des siècles, ni d'un pays d'Europe à l'autre. Cet enseignement commun n'a pas pu ne pas provoquer, chez tous les Européens qui l'ont suivi, ou subi, une imprégnation cumulée, une marque collective, où réside à coup sûr une des clés de notre spécificité culturelle.

Pour ne prendre qu'un exemple, pourrait-on trouver, dans les littératures de nos principaux pays, jusqu'au XX^e siècle, beaucoup d'écrivains qui n'aient pas appris le latin ? Et il n'y a pas que la littérature : aucun des artisans de nos savoirs ou de notre art n'a échappé à cette emprise. Du reste, les œuvres regorgent de références à ces savoirs communs dont la maîtrise semblait à tous aller de soi. Et j'ajoute, à l'intention de mes jeunes étudiants, qui constituent la première génération sevrée de cette tradition, qu'ainsi s'expliquent les difficultés qu'ils éprouvent à lire, non pas les Anciens, mais bien des textes écrits peu avant leur naissance, à visiter des musées, à décrypter des tableaux ou de simples gravures, à regarder des édifices ou à identifier des statues. Le rejet de la langue porteuse a entraîné l'incompréhension des choses naguère les plus familières. De plus, puisque l'École et l'Église marchent en cette matière la main dans la main, à cet effacement de la culture antique s'ajoute le même effacement de ce que jadis le plus humble fidèle – ma grand-mère paysanne, par exemple – savait de l'Ancien et du Nouveau Testament. Moïse, Lazare ou Marie-Madeleine sont devenus aussi exotiques que Lucrèce, Didon ou Marc Aurèle.

La fracture culturelle qui se produit sous nos yeux, qui rend le patrimoine peu à peu illisible, est bien un phénomène d'une ampleur, d'une énormité impressionnante. Je sais tout ce que l'on dit pour atténuer, dissimuler, nier ce constat, ou, au contraire, pour s'en féliciter. La vérité est bien proche de ce que j'ai dit et la mutation se produit dans l'indifférence générale, comme ces dérives de plaques telluriques, imperceptibles, millimétriques, mais terriblement impressionnantes pour l'observateur attentif et annonciatrices de séismes. Nous laissons glisser silencieusement dans l'oubli ce qui a éduqué les Européens pendant des millénaires, jusqu'à hier encore.

De nouveaux besoins

Pour en terminer avec mes souvenirs personnels, après avoir enseigné les langues anciennes, j'ai été amené à m'occuper de questions universitaires plus générales et, chose curieuse, les problèmes nouveaux que j'ai rencontrés, du moins certains d'entre eux, dans mes nouvelles fonctions, me ramenaient souvent à Rome. Les principaux étaient, et sont toujours, de participer et de faire participer les institutions universitaires à de grands rassemblements voulus avec plus ou moins de force par

les pouvoirs politiques, chefs d'État et de gouvernement. Je veux parler, par exemple, de la Francophonie et surtout de l'Europe. Ces deux grands ensembles ne font pas l'objet des mêmes soins, ne posent pas les mêmes problèmes, mais ils ont un point commun : ils se cherchent. Fondés sur un sentiment souvent confus de proximité, de parenté, ils veulent montrer leur originalité, leur identité, leur légitimité. Ils veulent dépasser, sublimer leurs intérêts économiques ou stratégiques communs pour proposer aux citoyens de leurs peuples des idéaux originaux, un civisme nouveau, un patriotisme élargi. L'angoissante question est la suivante : sur quoi ancrer un sentiment fort et partagé d'appartenance et de solidarité en parlant à des populations qui, elles, se trouvent, au contraire, très différentes les unes des autres, et dont la mémoire est plus riche de conflits que de connivences ? Comment, pour la Francophonie, unir par le cœur et l'esprit, sous la bannière d'une langue partagée, les plus riches et les plus pauvres, les anciens colons et les anciens colonisés, des hommes et des femmes dont les religions, les races, les coutumes, les intérêts semblent si divergents, si opposés ? Certes, les responsables font de leur mieux, mais avec quelle difficulté, avec quelle lenteur !

Si cela est vrai de la Francophonie, que dire de l'Europe, où même la communauté de la langue n'existe pas et dont la tradition récente est encombrée de guerres internes perpétuelles ! Certes, nous semblons avoir renoncé à nos guerres civiles : l'horreur des dernières, une apaisante – et peut-être provisoire – prospérité, le déplacement des grands centres de décision mondiaux y sont pour beaucoup. Reste à la construire et l'on comprend qu'elle s'interroge de plus en plus pour trouver une assise solide, des fondations identifiables.

Certes il y a le langage gestionnaire et technocratique. Certes, il y a une certitude apparente, affichée, d'être la terre de quelques grands principes humanistes et libéraux qui définiraient l'Europe sans ambiguïté : droits de l'homme, raison, démocratie. Tout cela est un peu court.

Un jeune chercheur de mon Université, M. Édouard Delruelle, s'est livré récemment à une analyse éclairante à ce sujet. Il observe qu'il est fréquent, concernant l'Europe, de souligner la richesse de son fonds culturel, le caractère exemplaire (et, à ce titre, universel) de ses récits fondateurs : la guerre de Troie, la fondation de Rome, la vie de Jésus. La référence majeure peut être, selon le cas, le christianisme, la métaphysique grecque, la romanité. Je reviendrai à cette étude.

Il serait vain et inutile de vouloir dresser ici le catalogue de tout ce que l'on a mis dans la corbeille de l'héritage romain. Pour ne pas lasser et redire ce qui fut dit et bien dit mille fois, on me permettra de m'arrêter à un apport qui me paraît essentiel, peut-être le plus important de Rome à l'Europe, apport sur lequel j'aimerais qu'on réfléchisse davantage avec tout l'esprit critique nécessaire certes, mais avec l'objectif d'aller jusqu'au bout de la question, apport dont j'aimerais lire un jour l'histoire bien faite.

Pour point de départ, je prendrai l'œuvre de Georges Dumézil et les considérations auxquelles il a abouti très tôt sur la spécificité romaine. En très bref résumé, après avoir fait le tour des héritiers du monde indo-européen, Dumézil constate que les Romains se singularisent par leur humanisation quasi systématique de la tradition mythique et épique. Où les autres nous montrent des dieux et des héros, Rome fait jouer des hommes et des femmes, construit son riche catalogue d'exemples, transforme le mythe en histoire. Fait unique et inexplicable dans l'ensemble du monde indo-européen.

Cette singularité, cette humanisation, cette vision laïcisante des choses, va se renforcer au contact des Grecs conquis et admirés. Dans la philosophie grecque, ce qui incontestablement séduit le plus les Romains, c'est la philosophie morale des Épicuriens et surtout des Stoïciens, dont il faut bien reconnaître que les dieux abstraits et lointains, pour ne pas dire absents, ne suscitaient guère de sentiments religieux profonds. Ainsi, les philosophies importées se mariaient aisément et naturellement à la mentalité nationale. Les deux courants ne pouvaient que se renforcer mutuellement.

Il suffit d'ailleurs de vivre, par les textes, en compagnie de quelques Romains exemplaires pour mesurer à quel point leur regard sur le monde et la vie était éloigné des perspectives religieuses qui nous sont familières.

À cette évidence, on pourrait ajouter leur vocation juridique, la distinction fondamentalement opérée et vécue entre le sacré et le profane, le public et le privé, leur quête perpétuelle d'un idéal personnel et d'un idéal social compatibles et complémentaires, leur tolérance. D'où notamment la production d'admirables livres de sagesse et de philosophie sociale, la construction de structures politiques de référence et d'édifices juridiques exemplaires. La lecture des ouvrages de MM. Claude Nicolet et Alain Michel en sont des illustrations particulièrement éclairantes.

En résumé, dans l'évolution de l'Europe, on peut voir la période romaine comme une période exceptionnelle et déterminante où, dans la classe cultivée en tout cas, celle qui nous a donné nos lectures latines, nous avons été le plus près de la conception moderne de l'État et de la société et d'une vision essentiellement terrestre de la destinée humaine.

Sans doute, pour les populations, la vision du monde, de la société et de la destinée étaient-elles très différentes. Le saurons-nous jamais vraiment ? Sans doute, l'attitude des élites n'a-t-elle pas répondu aux aspirations de tous et a-t-elle créé des vides, des manques qui furent autant d'appels. Sans doute aussi la divinisation des empereurs a-t-elle été un palliatif dérisoire, pour cette humanité ramenée à elle-même. Bref, il a dû y avoir un appel puissant d'un air nouveau qui a favorisé la venue et l'accueil des religions orientales, appel où il faut certainement chercher une des causes du succès du christianisme. Un fait reste : la Rome humaniste, laïcisante, a existé, s'est exprimée et ses œuvres ont traversé le temps et n'ont cessé d'être lues en Europe, de petite Renaissance en petite Renaissance, jusqu'à la grande.

Existe-t-il beaucoup de grandes civilisations qui, comme l'Europe, ont connu un moment à la fois aussi exceptionnel et aussi déterminant dans leur histoire ? Je n'ai pas les compétences pour répondre à une question aussi vaste. Elle mériterait certainement que l'on s'y attache.

Puis le christianisme s'est engouffré dans l'appel d'air et a conquis l'Europe, en pleine exclusivité, et pour longtemps. Au fil des siècles, tout en recopiant et en lisant les Anciens, il s'est fait de plus en plus lourd, de plus en plus jaloux, susceptible et intolérant, et finalement, à une certaine époque, de plus en plus insupportable.

Il fallait en sortir, respirer, trouver autre chose. Et c'est ici qu'apparaît, à mes yeux, le rôle fondamental de Rome dans notre culture. L'autre chose que l'on cherchait, le contrepoids, c'est par la découverte, intensive cette fois, par la relecture de l'humanisme romain, qu'elle s'est construite et imposée. Sans cette référence, sans ce patrimoine resté disponible, qu'aurait-il pu se passer ? Je ne sais. Rien, peut-être. Ou alors, des morcellements rivalisant d'intolérance et d'agressivité. La Rome dont je vous parle me semble nous en avoir sauvés.

Ici encore, les historiens devraient nous éclairer. C'est à partir de là sans aucun doute, à partir de ce regard nouveau, que se sont construites peu à peu les théories modernes de la vie publique et privée et que l'Europe a pris le chemin de nos démocraties.

Le mouvement s'est inversé. C'est Rome, ranimée, qui venait rafraîchir la civilisation chrétienne. Et l'Europe, depuis lors, vit dans un équilibre qu'elle a appris, par double expérience, à respecter et à trouver bon, l'équilibre difficile, fragile, mais indispensable, entre le monde de Dieu et le monde des hommes. La chance de l'Europe, n'est-elle pas là ?

Il nous arrive encore, même aujourd'hui, d'oublier la leçon. Sachant ce que nous savons, il eût été facile d'expliquer à quelques régimes, qui ont fait notre malheur en ce siècle, qu'ils couraient à leur perte, qu'il s'agisse des intégristes obtus ou des déracineurs de religions. Ils violaient la double leçon de Rome, de la latinité : il n'y a d'exclusivité possible, dans nos sociétés, ni de l'homme, ni de Dieu. Nous n'en sommes collectivement pas capables, nous ne pouvons renoncer collectivement ni à l'un, ni à l'autre, et nous ne pouvons être exclusivement sûrs ni de l'un, ni de l'autre.

J'en reviens à l'article de M. Delruelle intitulé *L'Europe entre raison et récit* qui se termine par un sous-titre éclairant, *L'Europe incertaine*. L'expression désignerait la véritable identité de l'Europe. L'auteur, qui n'est pas latiniste, illustre son propos en mettant face à face la condamnation par l'Europe, d'une part, de la persécution

par un État d'une race et d'une religion avec l'holocauste et, d'autre part, de la persécution par une religion de la liberté d'expression avec Salman Rushdie et ses *Versets sataniques*.

L'Europe n'admet ni l'un ni l'autre. C'est donc bien une culture d'équilibre, d'éternelle incertitude. M. Delruelle cite M. E. Lourenço : la culture européenne est une culture d'inquiétude, une culture de l'angoisse et du doute, c'est-à-dire une culture de défi radical aux dieux comme figures de la certitude. Et surtout une culture de défi à l'être jamais défini ni tranquille que nous sommes en tant qu'êtres humains.

Y aurait-il eu cela s'il n'y avait pas eu Rome ? La Rome antique, avec ses triomphes, ses certitudes et ses échecs, la Rome chrétienne, qui l'emporte ensuite, avec ses triomphes, ses certitudes et ses échecs, puis le retour équilibrant de la vieille Rome ?

Les tâches nouvelles

Si nous croyons qu'il y a là une clé essentielle et précieuse de notre culture, il nous revient, à nous, corporation des spécialistes de Rome et du latin, de le faire entendre et d'enrichir le discours sur l'Europe. Certes, ce n'est pas demain que le latin fera une rentrée en force dans les écoles ou les églises. Nous devons trouver d'autres voies pour contribuer dans notre sphère à la définition de la culture européenne. Je ne m'étendrai pas sur les moyens et les techniques à utiliser, où le rôle de l'école devra être soutenu par l'ensemble des moyens de communication, où nous devons être soutenus par un pouvoir politique dont nous aurons conquis la confiance. Il y a là un grand projet mobilisateur à construire dans un langage clair.

Certes, les recherches savantes doivent être poursuivies, mais, comme j'ai eu l'occasion de le dire à Rome lors du 50^e anniversaire de l'Academia Belgica, il faut aussi que nous apprenions à distinguer, dans notre maison, la cuisine, la salle à manger et le salon. Notre corporation aurait le plus grand intérêt à moins faire visiter ses cuisines pour enfin inviter les Européens, et plus spécialement les responsables de la construction européenne, à des tables bien garnies d'idées authentiques, mobilisatrices, qui puissent les guider dans leur quête. Après tout, c'est ce que nos plus illustres prédécesseurs ont fait depuis la Renaissance jusqu'à l'éducation à la démocratie et à de substantielles contributions aux questions fondamentales qui se posent aux hommes. C'est le moment de se souvenir de Sénèque : *Non scholae sed vitae discimus*. Ce n'est pas pour l'école que nous étudions, c'est pour la vie.

1. Cet article (in *Revue Générale*, n° 3 - 1994, pp. 7 - 14) est l'adaptation d'une conférence faite à l'Academia Belgica à Rome le 19 novembre 1993 à l'occasion de l'entrée en fonction de la nouvelle Directrice, Mme Jacqueline Hamesse. Il ne s'agit donc pas d'exposer ici les résultats d'une recherche, mais bien quelques idées générales, à l'intention des lecteurs qui, comme les auditeurs de la conférence, ne sont pas nécessairement tous des spécialistes.